

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **G., Fanchette**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 17

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193591>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Est-il rien de plus mal à l'aise, de plus emprunté qu'un homme qui sort de son lit et qui, redoutant l'eau froide, s'habille et se couvre aussitôt.

Ses mains sont toutes moites, visqueuses ; il les tient fermées, l'extrémité des doigts froids près de la paume brûlante. Il les enfouit dans sa poche, roulées en poing, osant à peine les sortir, n'osant pas toucher un objet quelconque, à cause de la sensation désagréable qu'il ressent. La figure est enfouie et dissimulée sous le chapeau, le cou, pour éviter le contact du col, est enfoncé entre les épaules. Et malgré tous ses efforts il a froid ou bien est tout humide de sueur tiède et gênante. Son cerveau n'a pas sa lucidité complète, les membres n'ont pas la dextérité nécessaire.

Au contraire, l'individu qui s'est lavé, qui s'est débarbouillé, marche d'un pas alerte, le visage frais, l'esprit dispos, et peut, très réellement, produire mieux et plus vite.

C'est une constatation qu'il est aisé de faire, surtout chez les élèves des collèges et des écoles auxquels on devrait imposer cette habitude d'une façon très sévère. On ne les verrait pas, à l'étude ou en classe, l'œil à peine entr'ouvert, les mains cachées sous la veste, indolents au travail, impropres à étudier par eux-mêmes, incapables à saisir les explications du maître.

Que n'en fait-on de même dans les casernes ? Pourquoi parler toujours de l'hygiène du soldat, alors qu'on ne lui laisse le temps matériel de se laver qu'après avoir passé déjà plusieurs heures à l'exercice ? Il vaudrait mieux, à notre avis, fourrer à la salle de police un militaire aux mains sales que celui dont le ceinturon ne brille pas d'un beau noir.

Et, en somme, tout cela est si simple. Une cuvette d'eau, une serviette ou une éponge, un brin de savon, voilà tout ce qu'il faut pour nettoyer un homme.

De l'eau fraîche, surtout. L'eau tiède ou chaude, tant aimée des petites maîtresses, n'est bonne qu'à engendrer les crevasses et les gerçures.

On lavera à grande eau la figure, le cou, le thorax, lequel devra être en grande partie nu. Autant que possible on ne devra pas savonner la figure pour ne pas introduire des sels de potasse dans les yeux ; tout au plus, devra-t-on le faire une fois ou deux la semaine si la barbe est abondante.

Les mains, au contraire, le cou, la poitrine seront vigoureusement frottés et savonnés ; on passera ensuite l'éponge ou la serviette fortement trempée pour chasser le savon et bien épurer la peau.

En même temps qu'ils ressortissent à

l'hygiène générale, ces moyens agissent puissamment pour favoriser le fonctionnement et la respiration cutanée, pour préserver, dans une certaine mesure, des maladies épidémiques ou contagieuses, pour prévenir les affections du tégument externe, dartres, eczémas, maladies pédiculaires.

A ce propos, disons que l'on devra, chez les sujets susceptibles du côté de la peau, choisir son savon avec une certaine circonspection. A notre avis, le savon à la glycérine pure est le meilleur ; il est moins irritant que certains produits hétéroclites et plus ou moins odorants de la parfumerie moderne.

Les élections font partout et toujours des mécontents, témoin les lamentations suivantes que nous cueillons dans un journal français, le *Gaulois* :

LE CANDIDAT MALHEUREUX

Electeur, seul objet de mon ressentiment !
Electeur, dont le vote a causé mon tourment,
Après m'avoir leurré d'un trompeur ballottage
Tu me proscris ! Je n'ai plus de voix au partage !
Quoi ! je t'aurais en vain, le long de tous les murs
Fait, en lettres de feu, les serments les plus purs !
Je t'aurais ébloui de superbes affiches !
Traître ! Je t'aurais tout promis ! Et tu t'en fiches !
Ah ! puisses-tu, pendant plus d'un siècle durant,
Ne voir jamais finir le boulevard Haussmann !
Puisse-tu voir ta rue, en accidents fertile,
Rester soir et matin sans un sergent de ville !
Puissent les balayeurs ensemble conjurés
Salir tous les trottoirs encore mal réparés !
Et si ce n'est assez, des soins de la voirie,
Que le cambrioleur au balayeur s'allie !
Puisse-tu rencontrer, pullulant par milliers,
Ainsi qu'en des endroits communs et familiers,
De longues légions de microbes étranges !
Qu'ils vivent grassement dans tout ce que tu manges !
Qu'ils se baignent, furtifs, dans tout ce que tu bois !
Que tu n'aies ni le gaz, ni le pavage en bois !
Que, dans ces temps tiédés, où les feuilles sont vertes,
On ne t'offre que des voitures bien couvertes !
Et puisses-tu trouver chaque soir sous ton toit,
Plusieurs cambrioleurs quand tu rentres chez toi !

PAN.

Monsieur le rédacteur.

J'ai lu avec plaisir votre dernier article rédigé par une vieille fille.

Hélas ! je suis aussi de ce nombre de délaissées, de déclassées, et cependant je crois être encore charmante ; et à ces restes heureux, je joins les qualités du cœur, du labeur, de l'ordre, de la probité... Oui, je l'avoue, j'ai souvent éprouvé le désir d'avoir un mari, un époux, un ami, un consolateur. J'ai vainement attendu jusqu'ici, mais je ne désespère point encore, malgré mes cinquante ans.

Les jeunes nous appellent ironiquement des vieilles filles, et les vieux ne recherchent que des jeunes.

C'est là qu'ils font fausse route ; c'est là qu'ils commettent une aberration, que dis-je ? un crime.

Avec nous, tout serait avantage pour eux : plus de tromperies, plus de sé-

ductions, plus de familles nombreuses ; tout serait plaisir réel, tout serait bonheur parfait. C'est ce que les veufs et les vieux garçons ne savent ou feignent de ne pas comprendre.

J'ai économisé 2500 francs, je possède un intérieur simple, un joli mobilier, un bon trousseau, puisque j'ai six douzaines de pantalons et six douzaines de chemises ; peu de mouchoirs de poche, il est vrai, car j'ai toujours espéré n'avoir pas à gémir, à pleurer avec le brave qui voudra bien avoir le courage de me choisir pour compagne.

Douée d'un caractère gai et d'un bon appétit, je suis en un mot la femme forte de l'Evangile, au double point de vue temporel et spirituel. — Que peut exiger de plus un homme qui aurait atteint mon âge ?

Faites un appel en ma faveur dans votre estimable journal, car, dans le canton de Vaud, il y a de braves gens, des veufs, des vieux garçons qui cherchent femme ; qu'ils viennent, qu'ils m'écrivent et, s'ils le désirent, je leur enverrai ma photographie (d'à présent, bien entendu) ; j'estime bien faire en y joignant une mèche de mes cheveux. Je dois, en toute sincérité, ajouter ici que j'ai encore toutes mes dents naturelles.

Espérant que vous accueillerez ces lignes, je vous présente, Monsieur le rédacteur, avec l'expression de ma vive gratitude, l'assurance de ma parfaite considération.

Fanchette G...

Rue du Purgatoire, à Genève.

Cillia dâo croubelion.

Vo sèvé bin que l'est qu'on croubelion ? C'est coumeint quoui derâi onna croubelhie, tot que n'est pas bêlon ; mâ riond ; et l'a assebin duè manoliès. Y'a bin onco on outra espèce dè croubelion que resseimblîè prâo à la mâiti de 'na coqua, mâ pe gros, et qu'a dou pertes ein pliace dè manoliès. On lo fâ avoué dâi coutiâo, coumeint lè lottès, et mémameint avoué dè la vouablia. Lè croubeliès sè font avoué dâi vouzis plioumâ, tandi que po fèrè lè croubelions rionds on preind dâi brantsès dè chaudze, dè bliantsetta âo d'autro bou que pliyè bin, et on lâo laissè la peloutse. La croubelhie sai po allâ rappertsi la buïa que chêtsè, po portâ la pâta âo for et queri lo pan, et lo croubelion po lè truffès, lè z'abondancès, êtsétrâ. Lo fond d'on croubelion riond resseimblîè prâo à 'na tâila d'aragne, et l'est adé pè lo mâitein dè cé fond que coumeincè à être use. Lâi sè fâ on petit perte que vint adé pe gros, et quand cé perte laissè passâ cein qu'on met dein lo croubelion, on lo met âo rebu.

Ora que vo z'é cein de, étiutâ vâi stasse :